

LES GRANDS CONCERTS

Concerts-Colonne

Samedi 1^{er} avril. — Le *Concerto* pour violon et orchestre d'Eugène Bozza est le songe d'un printemps romain, c'est-à-dire d'un des plus beaux printemps du monde. Vous êtes libres d'imaginer que l'œuvre de M. Eugène Bozza doit à la Ville au sept collines cette franchise et comme cette aisance d'inspiration, ce bonheur de rythmes, cette énergie de joie et, parfois, cette langueur et cet abandon qui nous ont séduit dans les trois mouvements : Prélude-Iocata, à la carrure vigoureuse et drue, Improvisation, émue par la brise déjà chaude de la nuit, Burlesque, qui a la vivacité de tour d'un final classique. L'Auteur, qui conduisait lui-même la première audition de son *Concerto*, ne pouvait souhaiter une meilleure et plus dévouée interprète que M^{me} Denyse Bertrand. Par son jeu sobre et pur, par sa musicalité à la fois sensible et intelligente, par son indéfectible fermeté dans l'attaque et dans le trait, par une constante rigueur dans le tempo, elle a su non seulement mettre en valeur les beautés d'un texte hérissé de difficultés jusqu'à l'impossible, mais parer d'une grâce, d'une mesure, d'une autorité qui les ont fait approuver, certaines parties plus spécialement marquées par la pétulance d'écriture d'une jeunesse bien dotée.

Dois-je en particulier avouer l'admiration qu'a fait lever en moi le style d'une sûreté toute classique avec lequel M^{me} Denyse Bertrand, dans le silence de l'orchestre, a assuré le succès de la plus périlleuse et hardie des cadences, cadence qui avec une moindre interprète eût risqué d'accrocher l'objection et faire hésiter le succès, lequel fut au contraire exact, chaleureux et mérité.

Chaleureux il fut aussi pour M^{lle} Henriette Roget qui, tenant le piano principal — dont le rôle est en l'occurrence ce qu'il est dans la *Symphonie Cevenole* de d'Indy — présente en quelque sorte elle-même au public les trois mouvements de sa *Sinfonia Andorrana* parfumée de tous les souffles pyrénéens, vibrante de danses que traverse la gravité brève d'un cantique bientôt bousculé par l'allégresse endiablée de réjouissances populaires.

Avec *Trumpeldor*, de Daniel Lazarus, c'est une tout autre note, celle de l'angoisse, de la douleur, de l'héroïsme racial. De l'épopée lyrique en trois actes, composée par Daniel Lazarus, sur l'aventureuse entreprise du jeune officier russe en Palestine, Paul Paray ne nous a donné samedi que trois fragments, d'ailleurs d'un sentiment intense et fort : Ouverture, sorte de dyptique dont un volet nous dépeint la joie du peuple sur la terre des ancêtres et l'autre la mort transfigurée du héros, et deux airs, l'un empli des visions de la peur, l'autre en forme d'hymne amoureux, tous deux chantés avec une musicale intrépidité par M^{me} Marise Vildy bien décidée à l'emporter sur le déchainement de la Symphonie.

Roger VINTEUIL.

Dimanche 2 avril. — Le très beau Festival Berlioz que M. Paul Paray dirigeait avec sa virtuosité coutumière et qui était donné au bénéfice de la Caisse des retraites, a remporté un éclatant succès. L'Ouverture des *Français Juifs*, la *Symphonie fantastique* jouée d'éblouissante façon et des fragments de la *Damnation*, interprétés par la talentueuse cantatrice, M^{me} Doniau Blanc furent, pour l'orchestre et son chef incomparable, l'occasion d'une chaude ovation pleinement justifiée.

R. S.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL
(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro : *Six Pièces courtes* (n° 3), de Tibor HARSANYI.

CONCERTS DIVERS

Concert Horowitz (30 mars). — La chronique des régions naissantes est pleine de ces histoires d'hommes marqués par une destinée prophétique et qui, abandonnant famille, amis et cité, s'enfoncent un jour dans le désert d'où ils reviennent quelques années après le visage changé, avec les paroles de la vérité et de la vie. Il semble que pareille aventure soit arrivée à Horowitz qui est, lui aussi, allé chez les morts et en rapporte, avec des yeux pleins de visions, les secrets d'un art sublime et épuré. Je l'avais souvent entendu avant son voyage d'Orphée, dont les trésors spirituels qu'il ramène avec lui nous disent qu'il fut douloureux. C'était un admirable pianiste. C'est maintenant quelque chose de plus, d'autre. Je pense qu'il faut avoir vu les paysages infernaux pour tirer ces mortelles angoisses, cette méditation désolée de l'*Etude en do dièze mineur* de Chopin, pour goûter ainsi le bref bonheur de ce songe inclus, dans le *Nocturne en mi bémol mineur* de Fauré. Quant au métier, aux ressources techniques de cet extraordinaire artiste, on sait quelle en était déjà l'étendue. Ces ressources sont devenues égales à ce qu'il veut désormais nous dire. Et ce n'est certes point par elles qu'il sera limité. Il a, à sa disposition, tous les moyens d'expression imaginables. A cet égard, l'exécution de trois *Etudes* de Debussy a été hautement significative, qu'il s'agisse de la première « pour les agréments », de la seconde « pour les quarts », de la troisième « pour les huit doigts », celle-ci d'une fluidité impalpable et comme immatérielle. Je crois que celui qui les écrivit eût été comblé de les entendre ainsi, cursives arabesques d'une angélique et lucide virtuosité. Que du peu de bois, de métal et d'ivoire d'un piano on puisse extraire ces architectures de l'espace affranchies de la pesanteur, ces sonorités qui ont perdu comme tout souvenir de la matière, voilà qui fait honneur à l'homme, à une heure où tant de choses inclinent à en douter.

Roger VINTEUIL.

Récital Marcel Ciampi (27 mars). — A en juger par la foule, ce soir-là, salle Pleyel, la formule était heureuse : une première partie consacrée à Bach, Beethoven, Liszt ; une seconde à la valse. L'Art a connu de plus obscurs mélanges commis en son nom.

On sait les qualités et les défauts présents de M. Marcel Ciampi. Or, cette nervosité qui le dessert trop souvent semblait avoir disparu. Nous nous en autoriserons davantage pour dire qu'il y avait dans le concert un beau moment : l'Andante de l'*Appassionata* de Beethoven, fortement pensé, d'une exécution pure et saisissante. Pour Liszt, les délicats ne trouvent guère de nobles joies dans *Méphisto-Valse*, la *Chasse* ou *Saint-François de Paule* qui enlève les foules par la vertu des démons les moins musicaux de la musique ; à moins que des doigts d'une foi aussi étincelante qu'anachronique ne leur redonnent palpitation. Disons-nous que nous craignons que ceux de M. Marcel Ciampi ne soit trop ceux qui défigurèrent si cruellement, si théâtralement, la *Valse de l'Adieu* de Chopin. Il nous souvient d'un Marcel Ciampi, passionné interprète de Schumann et de Debussy. Que nous avons de peine à le retrouver. Le public a de méchantes exigences. Est-ce le lot de l'artiste que de s'asservir à lui ?

Michel-Léon HIRSCH.

Concerts Capelle. — L'excellent groupement féminin, Fernande Capelle a consacré trois séances à l'exécution de *Quintettes* (pour instruments à cordes, ou quatuor et piano) d'auteurs classiques et romantiques, œuvres pour la plupart jamais entendues malgré leur remarquable intérêt. Qui, par exemple, connaît le *Quintette en la* de Mendelssohn avec deux altos ou celui en *ut majeur* de Schubert, avec deux violoncelles ? A leur dernier concert donné le 12 mars à l'Ecole Normale, M^{mes} Capelle, Gizel, Carrière et Carlier ont fait applaudir, avec l'éminent concours de M. Cahuzac, le *Quintette en la* pour Quatuor à cordes et clarinette, qui bénéficia d'une parfaite mise au point.

D. B.